

Inédit

Autoportrait (extraits)

Herménégilde Chiasson

Volume 35, Number 1 (103), Fall 2009

Herménégilde Chiasson

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/038567ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/038567ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Chiasson, H. (2009). Inédit : Autoportrait (extraits). *Voix et Images*, 35(1), 23–27.
<https://doi.org/10.7202/038567ar>

INÉDIT
Autoportrait
(extraits)

+ + +

HERMÉNÉGILDE CHIASSON

Note de l'auteur

Les extraits suivants sont tirés d'Autoportrait, un projet assez oulipien pour lequel j'ai décidé de prendre mon nom qui comporte douze lettres et d'assigner à chacune des lettres un titre et un mois. Le titre, lui aussi un mot de douze lettres, résume assez bien l'entreprise puisqu'il s'agit en fait d'une sorte de journal qui adopte différentes formes et propositions. Douze livres distincts — qui sont en fait des livres limites puisqu'ils comportent chacun quarante-huit pages — formeront un tout.

Espaces — Février (extrait)

Train : Grainau-Munich

Entre le reflet bleu des lampes au mercure sur la neige et les barreaux alignés d'une étagère en métal.

Entre ces mots allemands que je ne comprends pas et l'air qui s'échappe de la compression du système de freinage d'un autobus.

Entre une boîte de chocolats en forme de cœur, une rose rouge dans un étui de plastique et le velours délavé et fatigué de la banquette du train.

Entre les jeans repliés d'une jeune fille mal à l'aise, coincée entre son siège et le mur de métal, et la tête rasée d'un adolescent qui lui fait des avances qu'elle semble refuser délicatement.

Entre une flaque d'eau boueuse séchant sur le plancher et la poupée russe qu'un jeune homme sort d'un sac en papier pour la démonter sous les yeux fascinés d'une jeune fille.

Refrains — Mars (extrait)

le peu que je sais

le peu que j'ai appris
le peu que je dirais
c'est qu'il y a peu de frontières qui résistent
puisque le monde gravite à volonté
tous les soirs le soleil s'enfonce dans la mer
des jours entiers passent sans qu'on les voie
le temps ne faisant que revenir sur ses pas
le ciel a toujours ce bleu si éprouvant
le peu de choses que je sais
ne me permet pas d'en dire plus
il est temps pour nous d'apprendre autre chose
d'oublier ces souvenirs embrumés
présence ombrageuse et fugace
cette mémoire sacrifiée au goulot
tous ces yeux qui m'ont mémorisé
et bercé dans leurs larmes
si j'avais su ce que je sais
le peu que je sais
qui doit me rester pour les éternités à venir
l'expression de mon indigence
sous le secret du monde qui m'échappe
comme à nous tous également
je sais que le temps n'attend pas
marchant dans mes pas de reculant
j'irais au prix d'une confiance aveugle
sur des routes ignorantes
me demandant où sont passés tous les mots
qui devaient protéger de l'erreur
le peu que je sais
le peu que je ne saurai jamais
ne me permet pas de m'attarder
de prendre note de la vie sur terre
de parler à la hauteur du monde
de composer avec le temps
sachant fort bien ce qui en est
il est trop tard pour désapprendre
le peu que je sais

Nostalgies — Juin (extrait)

Saint-Simon

Il y avait un chemin de terre et cet enfant qui dansait dans la poussière devant une maison aux fenêtres éventrées un samedi soir dans la chaleur lourde et épuisante de l'été. La radio déversait sur le paysage une musique western déchirante qui s'étendait dans le coucher de soleil se fondant au crépuscule puis dans la brunante pour aller se prendre dans les branches squelettiques des épinettes qui ondulaient dans le vent au bout des champs abandonnés. Marcel Martel chante : *Un coin du ciel/On vivra tous deux ma chérie/Un coin du ciel/On s'aimera toute la vie.* Et pourtant la tension qui charge le ciel en ce samedi soir ne se prête guère à de telles déclarations d'amour inconditionnel.

Il y avait cet homme qui sortait en colère de la maison s'imaginant que l'enfant dansait pour le *braver*, pour rire de lui, de sa misère accumulée de toute une semaine de travail qu'on déteste, pour affirmer haut et fort sa conviction que cette musique est à lui et à lui seul. L'enfant effrayé qui s'enfuit pour disparaître dans la nuit tombante, apeuré à l'idée que sa danse puisse être aussi troublante. L'homme qui rentre dans sa tanière grognant et désabusé, refermant la porte avec fracas et hurlant des injures à l'humanité rassemblée. Roger Miron chante : *À qui le petit cœur après neuf heures/Est-ce à moi, rien qu'à moi/Quand je suis parti loin de toi chéri/À qui le petit cœur après neuf heures.* Demain ce sera dimanche et la musique prendra une tout autre tournure nous faisant définitivement changer d'ambiance et d'époque.

Il y avait la nuit qui finissait par s'abattre sur cette maison de bois qu'on apercevait de la courbe du chemin sortant de la forêt. L'herbe qui poussait tout autour pour se transformer en foin à la fin de l'été. Un silence de mort envahissait le bleu profond des rêves où perçait la lumière lointaine des étoiles. L'été et le cauchemar rauque des orages augurant la colère du Dieu vengeur envers son peuple insoumis. Paul Brunelle chante : *Au pied du quai, je vois la mer qui danse/Au loin là-bas je vois le grand bateau/Le vent qui souffle avec un air immense/Au loin là-bas je vois le grand bateau.* Mon père qui revient de la pêche, mon père qui va partir dans les chantiers, mon père qui ne dit rien.

Il y avait aussi cette église si grande et si propre où l'on se rassemblait de semaine en semaine pour connaître les dernières nouvelles du paradis, les progrès du communisme et recommencer ces cérémonies épuisantes où d'année en année Jésus venait vivre et mourir parmi nous. Noëlla Therrien chante : *Rappelle-toi de nos baisers de nos caresses.* La vie s'arrête. Tout le village

est là, rassemblé au milieu des voitures aux courbes provocantes et qui font contrepoids aux prières en latin. Le repas du midi, le seul que nous prenons tous ensemble au milieu d'une vie sans protection qui ralentit enfin dans la chaleur et les odeurs de l'été, de la forêt toute proche où nous passons nos journées ensoleillées, insouciantes du prix et du poids des choses, de cette planète dont chacun est le centre et qui se perd à l'horizon de cette mer dont il ne reste que le bleu infini.

Il y avait cette colère latente et l'impossibilité de faire autrement et j'entends cette musique de danse, ces chansons nasillardes, ces paroles qui me restent même si j'en mesure désormais la naïveté et la distance. Oscar Thiffault chante : *Après qu'il a eu mangé a wing hein hein/A wing hein hein/La bonne femme lui a demandé ce qu'il voulait/Ce qu'il souhaitait/Ah! je voudrais madame, je voudrais bien me coucher.* Cet enfant qui dansait que j'aimais comme un frère et qui s'est tué en voiture un soir d'alcool sur un pylône d'acier d'un pont qu'il n'a jamais traversé et dont la danse me reste comme une incitation à ne faire que ça. Danser entre les pierres obtuses et braver la rage du monde pour ce geste inoffensif et libérateur.

Il y avait d'abord et toujours ce désir obstiné d'une lumière improbable, cette route qui menait nulle part, mille fois parcourue vers les mêmes lieux, ce village en rond tournant sur lui-même et ces rumeurs dont nous étions à la veille de devenir les témoins obligés et consentants. Elvis Presley chante : *You ain't nothin'but a hound dog/Cryin'all the time/You ain't nothin'but a hound dog/Cryin'all the time.* Ce bouleversement nébuleux et ce grincement lointain à peine audible dans les errances ondulatoires d'une station spatiale intermittente. L'attraction d'un autre champ gravitationnel, le désir inconscient mais si séduisant de devenir un corps étranger.